

L'écrivain et le correcteur

Christine Montalbetti

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montalbetti, C. (2016). L'écrivain et le correcteur. *Les écrits*, (147), 15–22.

CHRISTINE MONTALBETTI

L'écrivain et le correcteur

Il y a dans la pièce une odeur rance, ou bien existe-t-elle seulement, cette odeur, c'est plutôt qu'à considérer les meubles, leur bon vieux bois surmonté de napperons jaunis, la couleur passée du tapis et l'entortillement classique des arabesques de sa bordure, et jusqu'au clair-obscur qui la baigne, on a le sentiment que d'une telle pièce il ne peut émaner qu'une odeur rance, ou, disons, un peu surette, une odeur qui porte avec elle cette désuétude et qui l'amène à vos narines en même temps que vos yeux en enregistrent l'aspect.

Dans ce monde ancien dont se dégage une telle atmosphère surannée, environné de cette odeur imaginaire, qui n'est peut-être qu'un effet du lieu (une odeur qui doit bien flotter tout de même au-dessus des bibelots, circuler dans cette pièce sans qu'elle soit exactement vérifiable), William T., assis dans un fauteuil brodé devant une cheminée vide (si l'on excepte les deux chenets qui gisent dans le foyer noirci comme deux ruines qui s'obstinent à émerger d'un paysage dévasté où elles n'ont plus de fonction) attend la visite du jeune correcteur qui s'est permis d'annoter copieusement les épreuves de son dernier livre.

Dans son corps fatigué, avachi sur l'assise, et les bras débordant sur les accoudoirs, se débat une petite colère, qui bouge toute seule. Elle saute à l'intérieur de ce corps immobile, elle trépigne, elle donne des coups, mais elle est si bien enfermée, les murailles sont si étanches autour d'elle que rien ne nous

parvient que l'intuition de sa présence derrière les parois de ce corps, le savoir confus qu'elle est là, à gesticuler de toutes ses forces, captive, impatiente et vaine.

À travers le carreau de la fenêtre encadrée par deux volets intérieurs en bois peint et à cette heure repliés (de nouveau, l'hypothèse de l'odeur surette traverse votre esprit, ces volets vous renvoient à de vieilles habitations dans lesquelles vous auriez porté vos pas), paraissent des feuillages, quelque chose de tranquillement rural et de solitaire, un fragment de campagne.

Les aiguilles de cuivre d'une pendule en pied marquent deux heures et dans ce même corps la digestion aussi fait son office. Elle donne à la paupière cette lourdeur, ce plissé particulier, comme, si vous voulez, un rideau encore retenu dans une attache lâche et au bord de se dérouler, de tomber sur la pupille qui seule permet de déceler le feu de la colère (quelque chose de vif, un rayon aigu et sombre, qui fore l'espace douillet de la pièce repliée sur ses souvenirs), laquelle au-dedans continue de faire les cent pas d'une démarche amplifiée et démonstrative, inquiète de savoir si on s'occupera d'elle. La digestion non pas court-circuite la colère mais en attédie les effets, ajoute du molleton, de la matière isolante: on l'entend moins qui frappe aux murs de ses petits poings fermés. La colère répétitive, lancinante, toujours à dire la même chose, la colère ample dans son mouvement mais étroite d'esprit dont la plainte s'étiole sous la pression de la digestion, et qui pleine d'effroi voit l'horizon de la sieste comme la menace de sa propre fin.

Mais elle ne devrait pas tant s'inquiéter, c'est une bonne petite colère, tenace, elle a toutes les chances de survivre à l'ensommeillement dans lequel elle craint de s'engloutir. Elle se promet de dire sa manière de penser au correcteur, de ne pas faire de quartiers. Oui, oui, c'est ça, répond la voix de la sieste qui à petits pas s'approche, une voix douce, presque hypnotique, qui tente de circonvenir la colère, de la prendre dans ses rets, dans la maille lâche, soyeuse, de son filet ouaté. Et la colère

entre les mailles continue de se débattre, Je le lui dirai, je le lui dirai, promet-elle, et l'autre de tenter de l'apaiser, C'est cela, c'est cela, tu lui diras, mais non pas comme un encouragement, au contraire, comme on vous distille un poison léthargique, comme on acquiesce dans la proportion exacte où l'on vous empêche de faire. La petite voix sournoise, séductrice, emboîteuse de la sieste, qui tisse autour de vous le cocon dans lequel elle vous étouffe.

La sieste a presque gagné quand le correcteur entre, annoncé par l'interphone. La porte est ouverte — marmonne l'écrivain sans se lever. C'est un homme d'une trentaine d'années qui traverse la pièce d'une démarche juste un tout petit peu trop rapide pour un intérieur confiné, avec quelque chose d'un peu trop long dans la foulée, comme si elle ne s'était pas calée encore, qu'elle suivait toujours le rythme que son pas avait au-dehors. Il s'assied dans l'autre fauteuil. Est-il gêné par l'odeur, la sent-il, ou bien lui aussi s'attend-il à cette odeur sans être en mesure d'affirmer qu'elle emplit effectivement les lieux? Son regard passe sur les deux chenets qui continuent de s'ériger comme les derniers vestiges d'une civilisation morte, inutilement dressés dans cet espace désert où leur signification s'est perdue.

La colère (en vrac et mal réveillée) considère le visage du correcteur pour voir où elle va porter ses piques, planter ses fléchettes: elle s'apprête à viser. Mais ce visage est un visage intimidé et heureux dont l'expression n'incite pas immédiatement à l'agression. Le correcteur balbutie quelques mots à propos de l'honneur que lui fait William T. de le recevoir ainsi chez lui, et dans ses yeux passe le souvenir du travail solitaire, de la chambre étroite où il corrige, et dont l'espace d'un coup s'agrandit du salon de William T., de sa maison même. Être ici, insiste-t-il, sans finir sa phrase, et la colère est un peu indécise de comment procéder. Elle chancelle puis se sermonne. Il lui faut retrouver ses forces, allons, ne pas laisser passer l'occasion

de lui dire son fait, à ce blanc-bec, oui, blanc-bec, c'est bien, elle s'encourage.

William T. porte un gilet de laine beige, qui bouloche légèrement (oh, juste de petites floches, comme ça, la laine qui se laisse aller), sur une chemise de coton et un pantalon de velours – une tenue de gentleman anglais qui a établi ses quartiers à la campagne, pour vous donner une idée. Mais, pense le correcteur, c'est un peu comme s'il se présentait dans une robe de chambre à carreaux. C'est pénétrer dans le monde intime, domestique, de William T., c'est respirer l'air de sa maison et recevoir un peu de ce souffle qui doit bien y tourner, cette énergie fragile, invisible, qui lui fait trouver ses mots. Le correcteur s'attarde un peu sur l'idée de cette robe de chambre, qui se trouve peut-être dans son placard, dans la chambre au-dessus, suspendue à son cintre, attendant de recevoir le corps de l'écrivain. Quand William T. la porte, la ceinture nouée, imagine le correcteur, l'étoffe épaisse et veloutée le protège de tout, comme si la robe de chambre faisait une maison dans la maison, un abri.

Quitter cette idée de l'abri, se dit le correcteur, et essayer une phrase (le vieux bonhomme n'a pas l'air disert), une petite phrase pour amorcer l'échange. Pendant qu'il la cherche, cette petite phrase, cette amorce, William T. écoute sa colère, laquelle, extirpée des limbes de la sieste et devant encore se battre contre la bonne mine (la figure joviale, affable) du correcteur, progressivement gagne en force.

Attaquer, lui suggère la colère, commencer par là, d'emblée lui déclarer Je n'ai pas du tout aimé vos corrections. Derrière la fenêtre, le feuillage est immobile, comme si la nature tout entière s'était suspendue, comme si elle retenait son souffle en attendant que leur conversation commence. On dirait que le jardin se tient dans ce suspense-là de savoir si William T. va attaquer. Oui, vas-y, attaque, insiste sa colère, attaque donc, tandis que le silence s'installe et qu'on assiste seulement à cette

bataille secrète de chacun de leurs monologues contre ce mutisme ambiant, un peu de la même manière (disons) que l'ombre le dispute à la lumière dans le clair-obscur de la pièce.

Et puis la phrase sort, comme surgie des tréfonds, comme si elle avait accompli un long chemin dans l'obscurité avant d'épouser la forme de petites ondes sèches qui s'échappent de la bouche de William T. et trouvent aussitôt leur itinéraire jusqu'aux tympans du jeune correcteur, la phrase exactement telle que la colère l'avait formulée, simple, entière, sans appel, Je n'ai pas du tout aimé vos corrections.

Le jeune correcteur, qui en était encore à chercher un propos badin pour amorcer les choses, inquiet seulement de ne pas donner une tournure trop commune à sa phrase, craignant de décevoir l'écrivain et tardant à la mesure de cette crainte, le jeune correcteur, mettons-nous à sa place, prend cette phrase de plein fouet.

Il se crispe, sa joie tombe d'un coup, elle meurt là entre eux sur le tapis, il n'y a rien qu'il puisse en sauver. Il y a chez ce jeune correcteur un sens aigu du devoir mêlé à une certitude simple, quelque chose d'enviable dans la confiance qu'il porte à sa propre compétence. Il ne pense pas avoir mal fait. Il ne croit pas nécessaire de présenter des excuses. Il ne dit pas Ah, pardon, je me suis trompé peut-être. Il ne dit pas Ces corrections, vous n'êtes pas obligé d'en tenir compte, ni Avec mon jeune âge, mon peu d'expérience, oui, c'est naturel, je n'ai pas votre talent, j'ai dû aplatir votre texte, forcément, une ou deux coquilles ça oui mais je n'aurais pas dû aller plus loin. Pas dû essayer de remanier votre style, de faire des propositions qui n'allaient pas dans le sens de votre projet, que je n'ai pas eu la finesse d'apercevoir.

Il ne reconnaît pas le désarroi de William T. comme un désarroi prévisible. Il n'entre pas dans la pensée de l'écrivain constitué et célèbre pour lequel chaque proposition de correction venue de l'extérieur est comme un outrage non seulement fait à

son texte mais plus généralement adressé à sa compétence d'écrivain tout entière. Le jeune trentenaire n'est pas en empathie avec le vieil homme, il ne paraît pas capable d'épouser le point de vue de l'autre et de l'apaiser ensuite, avec la gentillesse vague qui est pourtant la sienne. Il ne ressent pas même la nécessité sociale qu'il y aurait à mettre un bémol, à bredouiller que ce n'étaient là que des suggestions, à laisser à l'écrivain de nouveau le champ libre, la perspective infinie de son génie, le vaste paysage de ses univers propres dans lequel le correcteur avait introduit sa silhouette maladroite, voulant arranger quelque coin de potager qu'il n'y avait qu'à laisser en l'état.

Non, le correcteur est seulement renvoyé à lui-même, comme un escargot dont on a touché les antennes et qui les rétracte, pour se concentrer sur de petites pensées bien à lui.

À la place de sa joie de tout à l'heure naît un ébahissement dans lequel de la colère aussi va entrer à l'idée de toutes ces heures passées à corriger le texte d'un autre, au lieu, la petite voix intérieure du correcteur s'étrangle, au lieu d'écrire pour lui-même, de se lancer dans son grand roman à lui, ce qui lui tient à cœur, ce par quoi il s'épanouirait plutôt que dans ce travail ingrat dont un autre chaque fois fait les bénéfices.

Le corps de l'écrivain est totalement immobile, seul son ventre sous le gilet de laine beige se gonfle et se rétracte au rythme de sa respiration. D'un coup le jeune correcteur lui trouve l'air d'un crapaud raide et figé dont seule la peau bat. Son œil aussi est fixe, en même temps vigilant et absent, avec quelque chose de sans appel.

Le correcteur n'a-t-il pas mis ses propres désirs de côté pour se placer au service de ce roman qu'il a anonymement annoté — des heures studieuses, arrachées à son propre travail, à ce qu'aurait pu être son propre travail s'il avait commencé d'écrire ce qu'il sentait qu'il contenait en lui comme un magma bouillant qui ne demandait qu'à trouver une forme?

Quelque chose lui revient de son enfance, des histoires qu'il se racontait accroupi dans la grange, des promenades à travers champs, la sensation du sol inégal sous les semelles de ses bottes, de l'air qu'on fend, dans lequel le corps se glisse, de l'exaltation qu'il peut y avoir à marcher ainsi à peine plus vite que ne le réclame le tempo naturel de la promenade pour sentir son souffle s'accélérer dans les paysages. Cette sensation, pour lui, se trouvait toujours associée à cet horizon-là, devenir écrivain, un horizon qui habitait l'enfant comme l'idée d'un pays où l'on voudrait se rendre, et dont l'image, inexplicablement, dans le mouvement même de la foulée, se recomposait. Cela vers quoi il marchait, se disait-il, ce vers quoi il espérait qu'il marchait, parce que devenir un jour écrivain, c'était comme une sensation physique, c'était comme une transformation du corps qu'il amorçait dans la promenade, comment vous expliquer ça. C'était tout ensemble l'air et le souffle accéléré et le mouvement des jambes dans la marche et le paysage qui vacille, comme pris caméra à l'épaule. Et l'idée de ce que cela serait aussi de sensations charnelles d'habiter un corps d'écrivain. Parce que cela avait à voir avec une manière d'habiter son corps, se disait-il alors, une manière, comment la décrire, précise, concentrée, intense, une manière fragile et dense à la fois, quelque chose qui courrait dans ses veines, par quoi il se sentirait innervé, actionné, agi.

William T., à force de demeurer immobile dans son fauteuil, éprouve de nouveau la pression de la sieste qui cherche à s'emparer de son corps amolli. Derrière la fenêtre, les branchages se remettent à s'agiter, à peine, lentement, simplement, seulement pour montrer que l'image n'est pas arrêtée, que ça vit, dehors, à sa façon, au gré du vent.

